

Flash

2^{me} Année

Journal des Etudiants du Constantinois

Numéro 9

DEUXIÈME ANNÉE

Deux tous petits mots, au-dessous du titre. Deux petits mots que personne, ou presque, ne remarquera. Et deux petits mots qui pourtant sont une preuve flagrante de ce que Flash annonçait dans l'un de ses premiers numéros : « Que, tous ensemble, nous pouvons faire quelque chose de valable... »

Deuxième année... L'année qui vient de finir restera ce qu'elle a été : une année de tâtonnements, d'essais, d'erreurs, mais surtout une année de victoires, victoires sur toutes les petites mesquineries, sur la peur, sur le respect humain, victoires sur nous-mêmes surtout.

Deuxième année... L'ancienne équipe de rédaction s'est dispersée, comme c'était prévu, et comme il fallait que ce fût (car il ne servirait à rien que la même équipe travaille deux ans de suite). Elle reste quand même en contact avec la jeune équipe qui a pris la suite. Nous espérons d'ailleurs que tous nos lecteurs de l'an passé qui ont quitté Constantine n'oublieront pas non plus que Flash existe toujours...

Deuxième année... Donc deuxième équipe. De nouveaux jeunes qui font face à la réalité, qui veulent construire quelque chose, qui acceptent bénévolement de perdre quelques heures de sommeil ou de détente, pour essayer de voir, de juger, de comprendre, de bâtir sur du solide. Utopistes, direz-vous ? Peut-être. Eux

Rédaction, des bruits courent : fondation d'une association des Etudiants du Constantinois, qui grouperait tous les étudiants du département, sans distinction, ni discrimination aucune ; projet de matinée théâtrale, où de nouveaux talents pourront être mis en valeur ; projet de thé dansant, organisé par notre journal ; sans parler de bibliothèques, de projections de films, etc.

Nous sommes d'ailleurs en mesure d'annoncer à nos lecteurs que, depuis assez longtemps déjà, nous sommes en rapport avec plusieurs jeunes étudiants de France et d'ailleurs, et que nous avons mis au point des projets d'échanges : échanges de vues, échanges d'articles, et, si les conditions le permettent, échanges de jeunes aux vacances.

Voilà qui est très prometteur, n'est-ce pas ? Nous n'avons qu'une chose à vous demander : aidez-nous, tous, qui que vous soyez, faites masse avec nous, pour que Flash soit vraiment le journal des jeunes étudiants, de tous les jeunes étudiants du Constantinois. Seuls, nous ne pouvons rien. Tous ensemble, nous pouvons beaucoup plus que ne le croient certains pessimistes... Envoyez-nous des articles, des idées, adressez-nous vos critiques, expédiez-nous des photos, des dessins, mais, tous, travaillez avec nous, pour nous mieux connaître, pour nous mieux apprécier, pour nous mieux aider.

FLASH

Rentrée des classes



RENTREE DES CLASSES

Cette photo a été prise à l'entrée d'une « boîte à bochot ». Si les colléges aussi font de la publicité, qu'allons-nous devenir ?

Contact avec le bus

Rassurez-vous, chers lecteurs, votre reporter n'a nullement été victime d'un accident, bien au contraire ; ce premier contact, loin d'être douloureux pour moi, a été des plus agréables.

BUS, trois lettres dont vous connaissez peut-être la signification (j'en doute), mais que vous avez pu voir dans votre établissement, et sur une affiche, annonçant que M. X..., professeur correspondant du BUS, recevait les élèves tel jour à telle heure, et, sur un panneau recouvert d'affiches, de feuillets dactylographiés,

annonçant toute une série de concours, donnant un certain nombre de renseignements sur quelques professions et carrières. C'est tout (et la plupart d'entre vous sont dans mon cas) ce que je connaissais de cette organisation, et c'est dans le but de combler cette lacune que je me suis décidé, avec une certaine appréhension, je l'avoue, à rendre visite à M. X..., correspondant du BUS pour mon établissement.

Notre entrevue a été fort brève ; elle m'a permis, toutefois, d'apprendre suffisamment de choses pour éclairer notre lanterne, et peut être même, d'améliorer les relations entre élèves et BUS. Le BUS (Bureau Universitaire de Statistique et de documentation scolaire et universitaire) est une organisation qui cherche à mettre à la disposition des jeunes une documentation qui, par son ampleur et son actualité, les aide à s'orienter quand, leurs études terminées, ils doivent choisir une carrière. Dans chaque établissement, cette documentation est des plus importantes : journaux, revues, brochures, feuillet dactylographiés... Chacun peut la consulter sur place. Et, sous certaines conditions, l'emporter chez soi, pour en prendre connaissance à tête reposée, la montrer à ses parents. Un petit nombre d'élèves vient ainsi chaque semaine, voir le professeur délégué ; les autres

(Suite page 5)

Article premier

Dans l'éternel fouillis qui règne sur mon bureau, je cherche ce qu'on m'a demandé : un article. Je secoue tous les cahiers, je renverse tous les tiroirs. Rien. Pourtant, sur un bureau comme celui-là, on trouve un brassard de la société protectrice des animaux, une vue aérienne de Fouilly-les-Oies, le couvercle d'une blague à tabac et une moitié de balle de ping-pong. Pourquoi pas un article ? Décidément, rien sous la boîte du rasoir électrique rien sous les

comprendre, de bâtir sur du solide. Utopistes, direz-vous ? Peut-être. Eux en tout cas sont persuadés du contraire. Et cette dernière année n'est pas faite pour leur donner tort.

Deuxième année... Que sera-t-elle ? Elle dépendra surtout de la bonne volonté de chacun. Les projets ne manquent certes pas. Mais les projets ne sont que des ponts lancés vers l'avenir : qui acceptera de les franchir ? Dans les couloirs de la

SOMMAIRE

DEUXIEME ANNEE :	page 1
RENCONTRE INTERNATIONALE (le Jamborée au Canada) par Jacques Riva, A.C.T. Alger.	page 6
NAPOLEON, d'Abel Gance par Luc Thiéry	page 2
DISQUES NOUVEAUX par C. Arrighi	
UNE LARME, nouvelle inédite, par Desgrandchamps,	page 4
LES CARNETS DU BON DIEU, de P.C. Daninos, par G. Sultan,	page 4
LE DRAME DU BACHELIER, par Paul Clémenti	page 5
...notre rubrique « PHOTOS »	page 5
...et notre page d'HUMOUR	page 3

FLASH

Le numéro 30 Fr.
Abonnements
pour l'année 250 Fr.
de soutien...
à partir de ... 500 Fr.
à adresser provisoirement
à
M. HEBERLE Jean-Claude
36, rue Rouget de Lisle, 36
CONSTANTINE

FLASH

LES CINÉ-CLUBS

La saison 1955 1956 du Ciné Club constantinois a brillamment débuté dimanche 9 Novembre avec la présentation de : « Hôtel du Nord », de Marcel Carné. Le personnage principal était le regretté Louis Jouvet. Nous avons jugé bon en ce début de saison de donner à nos lecteurs un aperçu sur le mouvement « Ciné Club » et sur ses actions à Constantine.

Nous sommes donc allés interroger l'inlassable animateur du Ciné Club constantinois, M. Claude Grandperrin, vice-président de la Fédération algérienne des Ciné-Clubs, qui nous a reçu très aimablement. Voici les résultats de notre entretien.

LES ORIGINES DU CINE CLUB

Les premiers ciné clubs ont débuté en France vers 1925, créés par quelques passionnés du cinéma. Ils avaient pour but de présenter à un public d'amateurs des films d'"avant-garde", que les directeurs de salle refusaient de passer, ou certains films de qualité, qui, après avoir accompli leurs circuits commerciaux, disparaissaient, et n'étaient plus jamais présentés au public.

Ces premiers ciné clubs eurent des fortunes diverses. Vers 1939, l'enthousiasme disparut, et en 1940 les derniers ciné-clubs cessèrent toute activité.

Mais, en 1945, ils effectuèrent un démarrage formidable. Quelques chiffres le prouvent : en 1945, 15 ciné clubs existaient en France. En 1948, il y en avait environ 500 répartis en métropole et dans l'Union Française.

LE CHOIX DES FILMS

Le choix des films est assez difficile. Il s'agit de choisir, parmi les films des maisons de distribution de Paris ou d'Alger, ceux qui réunissent les caractéristiques suivantes : répondre à l'esprit ciné club ; des prix assez bas pour qu'ils soient accessibles, même aux plus

petits ciné clubs du département. Une soixantaine de films est choisie, et la liste circule parmi les dirigeants des ciné-clubs du département, qui donnent leur avis ; et c'est en fonction de ces avis que ces films sont choisis et les circuits organisés.

LE CINE CLUB CONSTANTINOIS

Il fut créé en 1947. Ses buts sont ceux de tous les ciné clubs

Entretien de
C. C et G. S
avec
Mr. GRANDPERRIN

c'est à dire la diffusion de la Culture par le film.

Il y a des films qui ont un caractère artistique certain. Ce sont, soit des œuvres qui donnent à penser, soit des chefs-d'œuvre de l'esthétique. Ce sont ces films que le ciné club cherche à présenter, quelque soit leur millésime.

La séance-type du ciné club comprend une présentation, une projection, une discussion. La projection est généralement très courte. Elle ne porte pas de jugements de valeur sur le film, mais plutôt un jugement d'existence. Elle tend à situer l'œuvre présentée dans la production d'un pays, d'un metteur en scène, ou d'un genre.

La discussion consiste en un libre échange de propos entre les spectateurs. Toutes les opinions sont admises et valables, à condition qu'elles n'aient aucune arrière pensée politique, partisane... M. Grandperrin nous assure qu'il n'y a jamais eu d'incidents à ce propos à Constantine.

Au début, la discussion avait lieu juste après la projection. Mais ce système présentait plusieurs inconvénients. Allongement du programme, et aussi, une sorte d'inhibition du spectateur, due à la présence trop proche des dernières séquences. Une décantation intellectuelle est nécessaire. Actuellement, il y a une discussion par mois. Elle est amenée par le « débatteur », un meneur de jeu en quelque sorte, et c'est un rôle ingrat. Il doit faire discuter les cinéphiles, sans donner son avis personnel. Mais il intervient pour que la discussion suive un plan et ne dévie pas : (fond, thème, genre, puis forme, mise en scène, son, musique, images, distribution). La discussion se termine par une conclusion qui n'est pas nécessairement une louange.

FONCTIONNEMENT PRATIQUE

M. Grandperrin nous parle ensuite du fonctionnement pratique du ciné club qui est aidé moralement et matériellement par les services des mouvements de jeunesse et d'éducation populaire. Cette année, les séances ont lieu le dimanche matin, à 10 heures à l'ABC (films 35 mm) ; des séances d'appoint ont lieu à l'UP le soir à 18 h. 15 (films en 16 mm).

Le ciné club ne fait pas de bénéfices.

La cotisation est de 100 francs pour une moyenne de 3 séances. Le taux volontairement bas permet aux bourses les plus modestes (même celles des étudiants) de ne pas trop se contracter... La formule est d'ailleurs très souple : on peut assister aux séances de novembre, puis ne retourner qu'en mai.

M. Grandperrin expose ensuite la programmation prévue pour l'année.

Cette programmation figurera dans le prochain numéro de « Flash »

Décidément, rien sous la boîte du rasoir électrique, rien sous les lunettes de soleil.

Eh bien, donc ! Faisons-le, cet article ! Suppression du bac ? Non, on va me suspecter d'être un sale profiteuse des circonstances actuelles. Respect dû aux élèves dans la rue Caraman par les automobilistes ? Non, jamais. Ils ont un vocabulaire de chasseurs de baleines, et ils vous répondront que les trottoirs de la dite-rue sont bien assez larges.

Un article sur la façon de faire les articles ! ! Voyons, quand un garçon comme moi se trouve en face d'une feuille blanche qu'il faut noircir pour « Flash », a-t-il mal à la tête ? Jure-t-il ? Se suicide-t-il ? Boit-il un café ?

Non ! Il pense qu'on va le toiser de haut de la colonne au bas de la signature... La signature ! ! Hum ! ! ! Il faudrait plutôt un pseudonyme, c'est plus sûr. Surtout si on veut parler de Picasso, ou faire un poème. Bon, le voilà qui cherche pendant un quart d'heure un pseudo qui vaille son pesant d'or. Fas du tout le genre « Courrier du Cœur », pense-t-il. Sérieux ou comique, un jeu de mots... ? Bref, le voilà qui sort vainqueur, enfin, avec une anerie dans le genre : Canard déchainé, Virgule, ou le joueur de viole. Et, enfin, quand il a écrit l'article, cela ressemble à tout, à un article, sauf à quelque chose d'écrit par le gars en question. Puisque nous en sommes encore à l'âge des citations, je pense à Pascal, qui écrivait : « On croit découvrir un auteur, on découvre un homme ».

Il faut se dire que, s'il n'y a qu'une chance sur cent pour que vous signiez de votre nom, ne signez pas d'un pseudonyme homérique, n'allez pas chercher un sujet qui sort du cercle de votre personnalité. Et, si vous êtes allé chahuter la représentation d'Athalie, ne criez pas le lendemain, dans un article, que c'était un four. Faire un article dans « Flash », ce n'est pas se flatter, ce n'est pas, non plus, soutenir une gageure, c'est tout simple, et si attrayant !

Jack DESBOURDES

VOIR PENSER et JUGER

Cinéma

Le cinéma est aussi nécessaire à chacun que l'« arrivée » à des coureurs, ou que le soleil aux haricots. Chaque dimanche, ou chaque jour de la semaine quelque peu dominical, c'est la rue aux guichets. Malgré les balcons à 190 fr. ou les loges à 215 fr. (vérifiable). Mais ceci n'est pas décevant, bien au contraire.

Que faites-vous vous-mêmes, le dimanche ?

Si le papa a une voiture, on pousse jusqu'à Bizot ou Oued-Hamimine, on rentre à 6 heures, on passe par Djebel-Ouach. Et

La passion du cinéma

puis, le dimanche suivant, on s'arrange pour aller au cinéma.

Si le papa n'a pas de voiture, il y a six ou sept cas, et autant de cinémas.

Pour Madame, le cinéma a un avantage. Le cinéma qui peut recevoir le bourgeois, pas n'importe quelle salle, vous voyez celles dont je parle, peut recevoir Madame en manteau de fourrure, bijoux etc... Quant à Monsieur, il est tout à fait bien. Il pense qu'il pourra écouter Radio-Mystère le soir et dire à l'avance, bien sûr : « Je suis certain que c'est celui-là qui a fait le coup ». Voilà bien ce que pense Monsieur dans son fauteuil rouge (les fauteuils de cinéma sont toujours rouges !)

Le cinéma est nécessaire. Nous l'avons dans le sang. Il remonte

bien avant dans le passé, bien plus avant que la lanterne magique ou les ombres chinoises.

La dernière en date des étapes, croyez-vous, c'est la Télévision. Bientôt en relief et en couleurs. Non ! L'avenir du cinéma sera peut-être le cinéma en relief, en quatre dimensions, sans écran, sans taxe additionnelle (en 1980 !) Mais ce ne sera jamais le cinéma à domicile.

Cui, il nous faut la sensation d'être rangés en rangs d'oignon, pitonnés, étouffés ou grelottant selon la saison. Il nous faut être

ensemble, voir des navets ou des chefs-d'œuvre, communier dans l'ilarité ou l'envie de bailler, ou de tirer son mouchoir. Vous plaisez-vous dans une salle à peu près vide ? Non, n'est-ce pas !

L'été, croyez-vous encore que, supprimé les salles sont désertées. Mais non ! Nous allons au cinéma ailleurs. Nous le remplaçons peut-être par autre chose, qui est tout à fait équivalent : être badaud, visiter une foire, aller à un meeting. Pour le moment, le cinéma semble être mieux que le théâtre, la pétanque, le grand guignol, la fin du monde. Et quand quelqu'un vous dit le plus loyalement du monde : « Je ne vais presque jamais au cinéma », vous le regardez comme un inadapté. Et c'est vrai !

Jack DESBOURDES

LES PORTES DE L'ENFER

« La porte de l'enfer », qui obtint le Grand Prix de Cannes en 1954, nous a apporté une révélation ; il nous a fait apprécier l'art cinématographi-

lantes couleurs et aux multiples ornements donnaient une idée de la brillante noblesse japonaise.

Ce qui fait la valeur de cette

LE SEL DE LA TERRE

Une terre râpée. Au bas d'une montagne, une mine et ses installations. Autour de la mine, les bicoques des mineurs. Nous sommes à Silvers City, aux U. S. A., près de la frontière mexicaine. Mais les ingénieurs et les propriétaires de la mine sont Yankees.

L'âpreté du milieu ambiant détermine-t-elle le comportement du personnel directeur de la mine ? Celui-ci refuse d'accorder aux travailleurs mexicains les avantages dont bénéficient les Yankees. Par la voix d'Esperanza, femme du mineur Ramon Quintero (incarnée par la grande actrice mexicaine Rosaura Revueltas), nous assisterons à une première revendication, celle de l'égalité humaine : les Mexi-

...d'Abel Gance

lequel il y a déjà beaucoup à dire.

Bonaparte, pour Abel Gance, c'est avant tout le fils de la Révolution : tout le film est construit sur cette seule idée. Il s'attache donc à nous démontrer que tous les événements de cette Révolution de 1789 ont concouru à l'avènement de Bonaparte, et que c'est la Révolution qui est, avec Bonaparte, l'auteur du coup d'Etat du 18 Brumaire. Ce qui n'enlève rien à la personnalité de Bonaparte. La Révolution a permis à Bonaparte de montrer sa personnalité, ses qualités de chef. Pourtant, si elle lui fut favorable au début, par la suite, c'est elle qui le perdit (c'est du moins ce que sous-entend Abel Gance) : car pour lui, le grand homme, c'est le Bonaparte de l'armée d'Italie, et non celui qu'on appellera ensuite l'Empereur. Bonaparte est mort à la naissance de Na-

ou quand l'Amérique s'accuse

cains ont les mêmes droits que les Yankees.

Parce que les ouvriers estiment que la mise en place du détonateur dans la galerie exige la présence de deux hommes pour qu'il n'y ait pas de danger, et que la direction refuse obstinément, lorsque le treuil remonte un mineur blessé dans ces conditions, tous les ouvriers se mettent en grève. Ce sera la perte du salaire, la gêne, bientôt la misère noire. Peu importe ! Il faut exprimer son refus de l'injustice. Les piquets de grève sont installés, la mine est morte. Les menaces du shérif, les sollicitations des directeurs, les vexations de l'administration n'y feront rien. La fierté humaine bafouée demande réparation et n'aura de cesse qu'elle n'ait obtenu satisfaction.

Ici apparaît le 2^{ème} thème du film. La lutte syndicale rétablit un dialogue équilibré entre employeurs et employés. Les ouvriers s'organisent dans leur effort. Les relèves se succèdent à l'entrée de la mine. Les « jaunes » sont pourchassés. L'autorité perd patience, et, à la suite d'une mise en scène, on arrête Ramon Quintero. Passage à tabac, matraquage, emprisonnement ne peuvent anéantir

la fermeté du chef des grévistes. Il faut le relâcher.

Mais les autorités ont finalement découvert le moyen de tout stopper. La loi Taft-Hartley permet d'arrêter tous ceux qui s'opposent à la liberté du travail. Les mineurs sont effondrés. Tant d'efforts pour rien.

C'est alors qu'Esperanza, d'abord pessimiste et presque hostile à la grève, fait remarquer que cette loi ne concerne que les ouvriers et non leurs épouses. Les femmes vont donc relayer les hommes et tourner en rond devant l'entrée de la mine pour en interdire l'accès, pendant que les hommes s'occupent des besognes ménagères. Ici apparaît le troisième thème du film, l'égalité foncière entre l'homme et la femme, associés à la sauvegarde du foyer. Au cours d'une séquence dramatique, Esperanza impose à son mari qui vient de la gifler l'idée qu'elle est capable des mêmes risques et des mêmes responsabilités que lui.

La grève se prolonge, elle dure depuis plus de sept mois. Les autorités désarmées, perdent leur contrôle. Elle veulent chasser Esperanza et Ramon Quintero, et arrivent pour l'expulsion, lorsque la foule silencieuse et menaçante des ouvriers se groupe autour de leurs représentants et les bloque sur place.

(Voir suite page 5)

LES CINE-CLUBS (suite)

Hommage à L. JOUVET

Avant de partir, nous avons demandé à Monsieur Grandperrin pourquoi les séances d'octobre avaient été consacrées à un festival Louis Jouvét. En voici les raisons.

Il rentre en France en 1945. Il crée La Folle de Chaillot, œuvre posthume de Giraudoux, puis il reprend Don Juan de Molière, qui ne se jouait pratiquement plus depuis dix ans. Ces deux pièces rem-

monette
Disons
cette
économique
facteurs
me à la
dans l'el
nelle à la
simuler l
une au
méthode
ne saurai
ressonnel
préciser q
tout s'imp)
vante. Pour
de société
rent à
certaines
Pour cette
autres, m)
sation pl
Pour les
nu.
un problè
L'Orient
études
que vers
mètre m)
de diriger
ce fait, au
« Professe
que l'ort
Tout d'
NOLAN
FOUR

AV

— 104

révélation ; il nous a fait apprécier l'art cinématographique japonais.

Ce film nous est parvenu chargé des louanges de la critique, fait assez rare pour les productions étrangères, et ces louanges étaient largement méritées. Le scénario est assez simple : Morito, héros des champs de bataille, tombe amoureux de Késa, femme mariée à un seigneur, Wataube Waratu. Les devoirs qui pressent Késa contre Morito ont pour épilogue la mort de la femme : elle prend la place de son époux ; Morito, croyant tuer Waratu, frappe Késa. Après cette mort, il consacrerait toute sa vie au repentir.

Le déroulement de l'action illustre le contraste entre les deux hommes Waratu et Morito. Le premier, seigneur racé, aux parfaites manières, toujours calme et confiant ; le second, paysan dominé par sa passion violente égoïste même, dont la grandeur d'âme se révélera après la tragédie.

Le troisième personnage, Késa est la vivante représentation de la beauté, de la générosité de la douceur et de l'attachement. Elle a toutes les qualités.

Si les caractères des personnages sont intéressants et l'intrigue bien menée, ce film a aussi beaucoup d'autres qualités.

Il nous dévoile la civilisation japonaise de cette époque, les mœurs qui loin d'être barbares, supporteraient la comparaison avec celles des Européens du XVIII^{me} siècle.

La lenteur toute orientale du déroulement de l'action s'harmonise parfaitement avec la musique captivante à force de simplicité et de pureté.

Les qualités techniques elle-mêmes sont incontestables. Les prises de vue sont particulièrement soignées, les images parfaites, très sobres et très poétiques ; les couleurs enfin ont rarement été portées à l'écran avec tant de bonheur, à la fois avec tant de pureté, de ressemblance, de vérité pour tout dire.

Le décor enfin qui se prêtait très bien à la couleur avec sa verdure luxuriante, était tout à la fois somptueux, poétique et mystérieux ; les costumes taillés dans de riches étoffes aux bril-

lantes. Ce qui fait la valeur de cette production, c'est la magistrale interprétation d'un sujet tout à fait original et de personnages non ordinaires, le tout dans un cadre incomparable.

Tout cela nous prouve la valeur artistique très poussée et le raffinement des Japonais.

Jean Pierre HASSAM

NAPOLÉON...

Il y a un an et demi environ réapparaissait sur l'écran d'un petit cinéma parisien un vieux film d'Abel Gance : « Napoléon Bonaparte », en même temps que sortait luxueux et imposant, celui de Sacha Guitry, intitulé : « Napoléon » dont l'analyse a paru dans le dernier numéro de « Flash ».

Les partisans de Guitry crièrent au scandale, mais les vieux films, totalement différents, ne pouvaient se porter ombrage. Il était pourtant intéressant pour le public de pouvoir comparer deux films traitant du même sujet. C'est cela même qui me poussa à aller voir le film d'Abel Gance, après avoir vu celui de Guitry.

Je ne me lancerai pas dans la comparaison, je me bornerai à analyser le film de Gance, sur

et non celui qu'on appuiera ensuite l'Empereur. Bonaparte est mort à la naissance de Napoléon, il est mort le 18 Brumaire. Le film se termine d'ailleurs sur le prestigieux tableau de l'armée d'Italie défilant sous le regard d'aigle du grand général ou du petit caporal).

Abel Gance nous suggère tout cela presque uniquement par des images, qui possèdent une grande puissance évocatrice. Et c'est cela surtout qui nous permet d'affirmer que c'est un grand cinéaste, un authentique cinéaste. Par les images donc, par les angles de prise de vue, par un découpage minutieux, par l'emploi de procédés techniques propres au cinéma, A. Gance parvient à recréer une atmosphère, d'une telle manière qu'aucun dialogue ne pourrait mieux le faire. Nous voyons par exemple, lors d'une séance à l'assemblée, l'image de la mer superposée à celle des députés, le flot des vagues suivant le mouvement, tantôt bondissant vers la salle, tantôt s'éloignant brusquement : on a alors une idée des passions qui se déchaineraient et des remous politiques qui déchiraient la France.

En sortant de la salle, on peut dire qu'on a vu du véritable cinéma, et qu'Abel Gance est un authentique cinéaste.

Luc THIERY.

ÇA C'EST DU MUSIC-HALL

DES moulins de jambes, des bras entraînés à un rythme fou, des têtes qui se tournent de tous les côtés ! Est-ce une course à pied ou une charge de chasseurs alpins ? Non, c'est tout simplement une des parties du music-hall appelée « French Cancan ». Car le music-hall, vous vous en doutez, n'est pas essentiellement composé de tirades de chansonniers ou de sketches chantés ; il y a aussi ces demoiselles « légères et court vêtues » qui interprètent soit la « danse des Veuves » soit la « danse de l'esclave ». Quelquefois la séance est interrompue et le régisseur demande : « Est-ce qu'il y a un docteur dans la salle ? ». Un spectateur a été terrassé

par une crise cardiaque. Il avait vraiment de l'imagination !

Revenons aux chansonniers. Le dernier ministre ne leur plaît pas ; il n'y en a aucun qui les satisfasse. Ils commencent par le président du conseil, puis passent en revue les différents ministres, secrétaires et sous-secrétaires : vie privée et publique, préférences (vin, lait) comportement ; enfin ils s'arrêtent essouffés au dernier scribouillard et attendent avec un sourire complice les applaudissements du spectateur.

Ça c'est du music-hall !

Ne connaissez-vous pas l'imitateur ? Lui ne se connaît plus ; il ne connaît que la voix des autres.

C'est une vedette internationale

qu'il va imiter et il en dit tellement de bien qu'on pourrait croire qu'il va s'imiter lui-même. Et les uns passent après les autres dans sa voix. La salle s'émerveille. Il s'arrête soudain et donne un renseignement sur la vedette qu'il va remplacer. Quelques mots s'égrenent puis c'est un immense soupir (sens musical du mot) jusqu'à ce qu'il dise « C'est fini ! »

Et il est content de son effet ! Il revient 3 fois sur scène. On l'applaudit par politesse. Ah ! voilà 2 fantaisistes qui vous parlent de « l'évolution psychologique de la race canine sous Vercingétorix », ou de Joséphine de Belbride (oh pardon, ils se trompent, avaient été consacrés à un festival Louis Jouvet. En voici les raisons.

L'anniversaire de la mort de Jouvet tombait en Août. En cette période, le Ciné-Club ne fonctionne pas. C'est donc en octobre, dès la reprise que le Ciné-Club a voulu rendre un modeste hommage à la mémoire du grand acteur que fut Louis Jouvet. Les deux films : Hôtel du Nord et les Bas-Fonds, œuvres des plus grands metteurs en scène français Marcel Carné et Jean Renoir, mettent tous deux en relief le talent de notre grand acteur. Que fut la carrière de Jouvet ?

Il a commencé, comme tout comédien qui se respecte, à manger de la vache enragée. Il fut l'élève de Copeaux et de Dullin. En 1923, il devient Directeur du théâtre des Champs Elysées : pendant vingt ans, il monte les pièces de Giraudoux, de Jean Sarman, de Marcel Achard et de Jules Romains. Parmi ses triomphes, citons l'École des Femmes de Molière, la Guerre de Troie et l'Impromptu de Giraudoux. De 1940 à 1945, il effectue une tournée en Amérique du Sud, où il réalise une œuvre magnifique, présentant partout les plus belles pièces de son répertoire. A l'annonce de sa mort, en 1953, tous les Directeurs de salles d'Amérique du Sud où était passé Jouvet ont interrompu spontanément leurs séances, fait rarissime.

reprend Don Juan de Molière, qui ne se jouait pratiquement plus depuis dix ans. Ces deux pièces remportent un énorme succès. Il monte ensuite Tartuffe : il est très discuté, car il renouveau complètement la mise en scène et le rôle du Tartuffe, qu'il tient lui-même. Il meurt le 16 Août 1951, dans son théâtre, alors qu'il préparait l'adaptation de « La puissance et la Gloire », de Graham Greene.

Louis Jouvet ne fut pas seulement grand au théâtre, il a aussi ses lettres de noblesse au cinéma. Tous les grands producteurs se le disputèrent. Citons les principaux films qui portent son nom au générique : Knock - Topaze - Carnet de bal - Volpone - Cobie conforme - Quai des orfèvres etc..

Jouvet, à l'écran comme sur la scène, était bien Jouvet. Il avait son style, sa diction, son débit, son allure, qui resteront encore longtemps célèbres. On a souvent reproché à Jouvet d'être un peu trop Jouvet. Il faut plutôt mettre ceci sur le compte de ses scénaristes, surtout de son scénariste attiré Henri Jeanson, qui avait trouvé un style particulier qui s'adaptait parfaitement à la voix saccadée et traînante de Jouvet.

Nombreux sont ceux pour qui, pendant des années, le théâtre français, c'était Jouvet. Le nom de Jouvet a crevé l'écran et franchi la rampe. Souhaitons que la France connaisse encore beaucoup d'acteurs de cette trempe.

de Joséphine de Beauharnais ! C'est la même courroie, disent-ils !). Certains se sentent obligés de rire !

Ça c'est du music-hall !

En voilà 3 qui jouent des claquettes. Ils se contortionnent, se fendent, se disloquent presque. Mais la salle réagit bien, et ce sont des rappels multiples !

C'est le spectacle de la fin : Une danseuse dévoilant une grande partie de son anatomie va interpréter sur une musique de X... la danse de la libellule. On avait fait sortir les cardiaques ! Et dans les applaudissements à majorité masculine, les rideaux tombent, les gens se lèvent, et puis s'en vont.

Ça c'est du music-hall.

PE**SS****IM****IS****ME**

Ah! ces vacances

Malgré le temps tentant, je n'ai pas passé de bonnes vacances ; j'avais en effet promis à mon ami John Dœuf de lui faire visiter la France, tout en lui donnant des leçons de français ; il trouva bon de venir avec un de ses compatriotes, si bien que j'eus deux Américains sur les bras.

Heureusement, John connaissait un peu le français ; seulement il y a, bien entendu, des choses qui lui échappent ; d'après lui, puisque beau fait « belle » au féminin, « chapeau » fait « chapele », et « vaisseau » fait « vaisselle » ! Si je soutiens le contraire, c'est que je suis un plaisantin... (C'est fou ce qu'il y a des gens qui ne me prennent pas au sérieux !).

Naturellement, ça ne facilite pas la conversation ; ainsi, l'autre jour, au restaurant, après un potage qu'il s'obstinait à appeler du « consommé au vermiseau », je lui racontais l'histoire de la fille de notre concierge.

— La pauvre petite avait un soupirant...

— Indeed ! Dans la cave !

— Mais non ! John, pas un soupirail ! un soupirant, quelqu'un qui soupire !

— Et pourquoi il soupire, le pauvre ? Il avait mal à son cœur ?

— Mais non, John ! un soupirant c'est un garçon...

— ... Qui travaille dans les cafés et qui réclame les pourboires, je sais !

Péniblement, je retrouve dans ma mémoire le mot anglais « sweet heart » et je continue.

— L'autre jour, Claudette lui a fait une scène...

— Au théâtre ?

— Ma's non John ! Dans la rue ! Un soir qu'ils faisaient

Voici à peu près ce que ça donnait :

— Comment vas-tu... yau de poêle ?

— Et toi... le à matelas ?

— Comme tu vois... ture à bras.

Vous avez, je l'espère, compris le principe.

Mes deux amis regardaient, interloqués ; je leur expliquais le système et ils partirent d'un franc éclat de rire.

— Ach ! Nous allons épater nos amis du club, ce soir.

Curieux de de savoir ce qui se passerait, j'allais au club le soir même ; je les vis arriver en se donnant de grandes tapes sur le dos.

— Ach ! mon cher, comment ça va...yau de poêle ?

— Très bien... le à matelas !

— Moi aussi... ture à bras !...

La chute des cheveux

Ils s'en vont les ingrats. Et pourtant que de soins, que d'amour ai-je apportés à leur entretien.

Les uns s'en vont en touffe, les autres se glissent insidieusement dans la soupe ; les derniers se font plus puissants ; ils veulent suivre les premiers et sur mon crâne qui se découvre, par endroit il n'y a même pas de duvet.

Ils avaient tout : eau de Cologne, brillant, produits aux œufs ou à la mœlle. Mais ils s'en

Les fâcheux

Reprenons le vieux thème des Fâcheux. En l'adaptant, en le rajeunissant, en le modernisant, voici quelques portraits assez piquants.

At home. — Le représentant de commerce qui s'impose chez vous au moment où vous êtes le plus occupé. Vous n'arrivez pas à vous en débarrasser avant de lui avoir acheté deux douzaines et demi de brosse à dents ou de boîtes de cirage.

Distraction. — Il y a celui qui vous conseille lorsque vous jouez. Il est là à chacune de vos parties, pour vous « guider »...

S.N.C.F. — Vous avez dans le train, réussi à vous caser assez confortablement en vue de passer le moins péniblement possible les longues routes. Survient un imprudent obèse, qui vous calle contre la paroi, allonge ses jambes pour mieux vous faire sentir l'odeur charmante de ses extrémités, débauche saucisson à l'ail, camem-

bert et autres victuailles, et se plaint de ce que vous prenez toute la place.

Cinéma. — Vous avez le gèneur au cellorhane qui décorique ses bonbons au moment crucial ; l'empoisonneur au

tre copain, se croit obligé de vous rendre visite, à une heure impossible, au moment où vous vous disposez à faire la sieste, et qui ne songe guère au départ, malgré vos insinuations perfides et multipliées,



A la manière de... Léo Campion

Comète

(de l'italien : « Come esta ? »)

Petit animal à grand rayon d'action qui évolue en milieu à queue.

Ministère

Voir le précédent.

Ministre

(du latin : « Minus histrionis »)

Mêmes qualités que la rose : ne vit que « l'espace d'un matin ».

Pomme de terre

Et patati, et patata.

Bâton

Empêche de distinguer un vagabond d'un maréchal.

Insulter

Lancer à la légère des mots lourds de conséquences.

chewing-gum, qui vous gratifie du rythme effréné de ses mandibules ; et, enfin, le plus pénible, celui qui a déjà vu le film, qui le raconte, le critique, le commente, et ce tout au long de la séance.

Chasse. — Après de vaines et harrassantes battues, vous arrivez enfin à repérer une belle pièce. Vous employez mille ruses pour l'approcher. Ça y est, vous y êtes. Le cœur battant, vous visez, votre doigt se crispe sur la gachette... et votre petit copain arrive en courant pour vous demander si vous n'avez rien tué.

Classe. — Invariablement un casse-pieds qui vous tarabuste pendant les trois heures de composition pour se faire passer et se faire pincer.

S. N. C. F. (bis) — Vous vous accoupez enfin sur votre ban-

vos regards désespérés sur la pendule.

Bazar. — Vous avez eu le malheur d'entrer dans ce magasin pour acheter un hameçon. Vous ne pouvez vous défaire du vendeur qu'après lui avoir acheté le moulinet breveté, les bottes ultra-légères, et le kayak pliant.

PROPOSONS UN REMEDE POUR CHAQUE FACHEUX

At home. — Le balai ou le rouleau à pâtisserie.

Distraction. — Le poing dans la figure.

S.N.C.F. — La résignation.

Cinéma. — Renoncer à la séance, ou faire plus de bruit qu'eux.

Chasse. — Une cartouche de chevrotines ou de gros sel.

Classe. — Prière en trouvant. Rendra service à beaucoup.

lui a fait une scène...

— Au théâtre ?

— Mais non John ! Dans la rue ! Un soir qu'ils faisaient tous deux le tour du pâté de maisons.

— Du pâté de maison comme on vient de manger ? It is very good.

(Tant pis ! Je n'ai pas le courage de lui expliquer qu'un pâté maison, et un pâté de maisons, cela fait deux).

— Après elle lui a demandé pardon, mais lui est resté implacable. Au bout de huit jours, elle l'a plaqué...

— Excuse me ! Vous dites : elle a plaqué lui ? Alors il était placable, ce boy, Pas implacable !

— Et maintenant elle se repent !

— Pauvre petite chose : elle s'était déjà pendue ?

—:—

Malgré ces difficultés, il faisait des progrès en français ; son compatriote aussi, d'ailleurs ; un jour j'expliquais à ce dernier les suffixes ; nous en vinmes au suffixe « otte ».

— Voyez-vous, lui dis-je, on ajoute « otte » au mot pour dire « petit » ; par exemple « île » et « îlot », main et « menotte », etc...

Une heure après, alors que nous prenions le métro (nous étions alors à Paris) et que, comme toujours, nous étions bousculés, je l'entendis s'adresser à un homme qui, comme nous, était debout.

— Pardon, Monsieur, est-ce que vous pourriez vous reculer pour que je pose ma valise... !

—:—

Un jour, nous rencontrâmes un de mes amis du Lycée ; par jeu (et aussi pour épater mes Américains), nous reprîmes les chaînes de mots en usage au Lycée.

Silence... on chôme

— « Comment se fait-il, Julie, que chaque fois que j'entre, je vous trouve à ne rien faire ?

— « C'est à cause des chansons de Madame : on ne l'entend pas venir ».

à même pas de duvet.

Ils avaient tout : eau de Cologne, brillantine, produits aux œufs où à la mœlle. Mais ils s'en vont ; c'est trop triste.

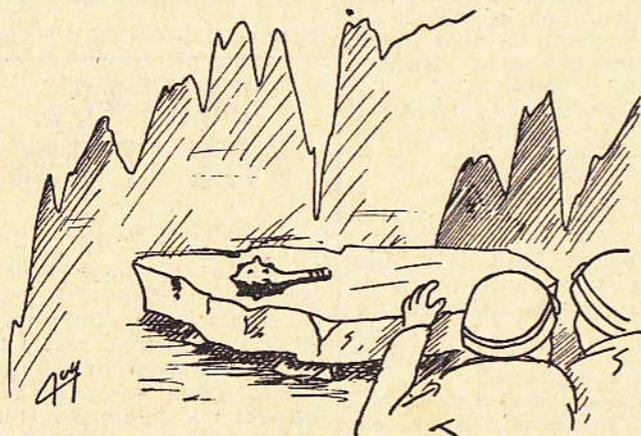
Cela devient une obsession ; je ne peux voir un œuf, sans l'imaginer couvert de cheveux. Tous les chauves me donnent envie de pleurer. Voir sur les autres ce qu'on aura bientôt, c'est déchirant.

Samson, sans ses cheveux, n'était plus rien. Que vais-je donc devenir, moi qui ne suis pas Samson ? J'évite les colères pour ne pas les prendre à pleines mains ; je déjoue les tracasseries pour qu'ils ne deviennent pas blancs ; c'est si fragile un cheveu blanc.

Le soir, quand je me couche, je les lisse amoureuxment. Je mets un bonnet de nuit. Mais le matin, une centaine ou un millier sont déjà partis. Je cours de coiffeur en coiffeur. J'essaye tous les produits pour les retenir. Je les brûle même parfois. Ils se fortifient, me dis-je. Les autres peut-être, mais pas les miens.

Mon complexe empire. Je m'arrête fasciné devant la boutique d'un perruquier. Je me vois déjà Nimbus désopilant avec mon cheveu hilare qui me pose une question.

Double ZERO



CE DOIT ETRE UN APPAREIL D'ANESTHESIE PREHISTORIQUE

Empêche de distinguer un vagabond d'un maréchal.

Insulter

Lancer à la légère des mots lourds de conséquences.

Manger

Selon le cas : avaler ou rejeter.

Exemples : manger une dot et manger le morceau.

Moquer (se)

Chose inconnue chez les Anglais, because « no smoking ».

Hoquet

Sorte de spasme fréquent après boire. Chez les Anglais, c'est le « hoquet sur glass ».

Quelques expressions

Avoir quelqu'un dans la peau :

La femme : il me fait suer.

L'homme : une femme dans chaque pore.

Le cœur sur la main :

ou : l'exécution de St Jean Baptiste par un sadique.

Le dernier repas du condamné :

ou : manger à sa fin.

Billet de logement :

ou : repos à la carte

Enlever une femme à cheval

ou : lui faire le coup de l'étrier.

La petite bête...

A la ménagerie :

— « Dis-donc, Totor, toi qui n'as peur de rien, est-ce que tu entrerais dans la cage aux lions ?

— Bien sûr, répond Totor sans hésiter, si je n'avais peur des puces ».

composition pour se faire passer et se faire pincer.

S. N. C. F. (bis) — Vous vous accupissez enfin sur votre banquette. C'est le moment que choisit une vieille édentée qui vous côtoie pour vous raconter sa vie, ses procès, ses lettres au ministre. Si encore elle avait l'haleine moins forte.

At home (bis). — Il y a aussi le raseur, qui, se croyant vo-

Chasse. — Une composition de chevrotines ou de gros sel.

Classe. — Prière en trouver. Rendrait service à beaucoup.

S.N.C.F. (bis). — La faire sauver. Un bon moyen : se déshabiller.

At home (bis). — Lui confier du travail.

Bazar. — Simuler un oubli de portefeuille. (Radical).

Guy COSTA.

QUELQUES BIEN BONNES...

Gaffe.. ou réalisme ?

Un jour, Louis-Philippe fit présent d'un drapeau au maire d'une petite commune de France. Le drapeau était pesant ; le maire était un vieillard.

— Monsieur le maire, dit Louis-Philippe, ne vous donnez pas la peine de porter vous-même ce drapeau : vous allez vous fatiguer.

— Sire, répondit le maire, ce que donne Votre Majesté n'est jamais lourd ».

Délicatesse

Dans l'autobus archicomble, un monsieur se lève galamment pour céder sa place à une dame qui, en raison de son physique plutôt ingrat, ne doit pas être habituée à de pareils égards.

Sentencieusement et à haute voix, il déclare :

— « Je ne suis pas de ces freluquets qui ne cèdent leur place qu'aux jolies filles ».

Recette contre



le cafard

PRENDRE 30 grammes de détermination. Partie égale d'huile de bonne consistance. Faire infuser une cuillerée de sel de patience. Y ajouter une pincée de malheurs d'autrui. Se procurer aussi une poignée de graines de l'espérance. Verser dessus quelques gouttes d'amitié sincère. Epaissir avec une proportion convenable de contentement. Aromatiser avec de l'essence de bon jugement. Régler la quantité selon la virulence de la maladie. Résultat assuré.

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★

Un monsieur, dur d'oreille entre dans un bar et commande un café crème et deux brioches.

— Je regrette Monsieur, dit le garçon, mais il ne nous reste plus de brioches.

— Alors donnez-moi un chocolat et deux brioches.

— Mais puisque je vous dis, Mon-

sieur, que nous n'avons plus de brioches.

— Tant pis, donnez-moi un thé et deux brioches.

— Monsieur, hurle le garçon furieux, il... n'y... a... plus... de... brio... ches

— Bien, bien, mon ami, ne vous fâchez pas, j'ai compris, donnez-moi alors simplement deux brioches

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★

Qui ne connaît Pierre Daninos ? Pour tous Daninos, c'est « Les Carnets du Major Thompson », où chacun croit voir la caricature et la critique de l'esprit français, de l'habitude française, du Français lui-même. Mais généralement, avec un peu de perspicacité, sous la caricature du Français apparaissent les défauts de la vie anglaise et de l'Anglais. Mais je parlerai ici d'autres Carnets, qui sont moins connus, mais qui ont une valeur aussi grande : ce sont les Carnets du Bon Dieu.

Que Daninos ait voulu donner une idée de Dieu ? C'est peu probable. Qu'il se soit servi de la formule de Voltaire « l'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger » ? On ne peut s'y arrêter, bien qu'il l'ait employée. Il ne cherche pas à définir Dieu, mais s'il est le personnage-clé de son histoire, c'est que seul il pourrait pareil phénomène.

Pour changer un peu la routine terrestre de la naissance, de la croissance d'un enfant, de la maturité de l'homme, de sa fin, Dieu donne à son héros, Anthelme Lemonaire, un cycle d'évolution absolument contraire à la Nature. Anthelme vient au monde sous l'aspect d'un vieillard, ridé, les cheveux gris, ne pleurant pas. Il passe son enfance dans des couvertures, entouré de bouillottes et de manies. Il est presbyte. Adolescent et jeune homme, il a des désirs de vieillard : « Son sommeil ultra-léger devait être protégé par des boules de cire, dont il colmatait ses tympanes ». Mais voilà qu'il a vingt deux ans. Son activité prend naissance, se décuple. Il a un sens très poussé des affaires et, jouvenceau, se conduit comme un industriel arrivé et quinquagénaire. C'est alors, pendant près de vingt ans, une série de transformations à l'intérieur et à l'extérieur de ses magasins. Lui, si débile jeune homme, commence vers quarante ans la pratique des sports, et passe rapidement pour l'un des meilleurs tennismen. Mais il prend de l'âge et rajeunit. Les trains électriques (des jouets évidemment) l'intéressent. Il ne vit bientôt que pour cela, dépense une fortune pour un nouveau modèle. D'après ces mots de Daninos, jugez plutôt :

« ... Avec sa manie de ramener des enfants chez lui et de leur donner des timbres rares en échange de

détective. Parfois les nurses interviennent. Anthelme n'aime pas les nurses. Il est malheureux de ne pouvoir faire comme ces gosses, car il entend souvent : « Vous devriez avoir honte, à votre âge ! », et il ne comprend pas. Voici comment Dieu termine ses Carnets : « Il est mort tout à l'heure... écrasé par un autobus. Je ne me trouve aucun courage pour le juger. Que dis-je ? Je serai plutôt enclin à le faire naître à l'endroit ».

Mais Daninos nous a montré que ce phénomène est plus heureux que les gens normaux. A peine au monde et déjà vieillard, il a eu ses parents pour le choyer, l'entourer de prévenances. Riche plus tard, il a utilisé son argent à satisfaire ses rêves de gosse. Daninos en la citant a découvert la valeur de la pensée de Bernard Schaw : « La jeunesse est une chose admirable. Quel dommage de la gaspiller sur des enfants ».

Guy SULTAN

Pour étudier... Pour connaître

Les secondaires ont à leur disposition deux collections : la célèbre « Que sais-je ? », et la collection Armand Collin.

Savez-vous exactement ce que vous offre chacune de ces collections ?

La collection « Que sais-je ? » a été définie « un abrégé des connaissances humaines ». C'est vous, étudiants et étudiantes, qu'elle intéresse d'abord. Elle met à votre disposition des volumes pratiques à des prix modiques. Elle renferme des livres concernant toutes les sciences, traitant de tous les sujets. Vous n'avez pas le temps d'aller puiser aux sources, il vous faut rapidement une idée précise, sur une question que vous connaissez mal : allez chercher la collection « Que sais-je » !

Parmi les volumes capables d'intéresser les « bacheliers en devenir », citons :

LITTÉRATURE FRANÇAISE

— La littérature française classique, par Saulnier.

— Le Romantisme français, par Van Tieghem.



une larme



AXZ, Mondial de l'an VII du siècle de lumière qui suivit la Grande Catastrophe, se montrait depuis peu sujet à de singuliers comportements.

Ce matin-là, plus particulièrement, dans la niche de matière plastique où se pelotonnait sa forme globuleuse, il s'était réveillé en proie à un malaise insaisissable. Ses yeux, de l'azur laiteux que, sous une certaine réfraction, présentent les lointaines galaxies, flottaient dans un étrange brouillard.

Il avait, la veille, prolongé fort avant, après l'heure réglementaire du repos, les méditations qu'il poursuivait avec persévérance sur l'ancien temps du Bonheur Relatif et, dès l'abord, ce fut à cette entorse qu'il avait faite aux normes, qu'il rapporta le trouble de sa vision.

Du doigt, sans bouger de l'écrin moulé où se renfermait sa précieuse personne, il appuya devant lui sur le bouton d'un clavier. De la paroi jaillit aussitôt l'homuncule chargé de ses soins corporels lequel, l'un après l'autre, du bout de son ongle métallique, détacha les cristallins embués, les soumit à un méticuleux ponçage, les replaça et disparut.

AXZ n'en ressentit aucun soulagement. Le trouble ne cessait pas. L'éternel phénomène persistait. Un voile s'interposait toujours entre lui et les objets familiers.

Il eut un geste d'impatience, se saisit la tête à deux mains et la secoua violemment. Puis, brusquement, il dévissa l'un de ses globes oculaires et le tint sur sa main.

Et comme il était là, cherchant une explication, contemplant de son œil droit, son œil gauche, sans

Près de 700 volumes font de « Que sais-je ! » l'encyclopédie de notre temps.

Mais si vous avez besoin de notions plus fouillées, sur des sujets beaucoup plus précis, ou plus scientifiques, faites appel aux volumes de la collection Armand

rien soupçonner qui puisse le mettre en garde, quelque chose s'échappa de l'orbite demeurée creuse ; quelque chose qui ressemblait à une petite masse ronde, brillante, limpide, irisée, d'apparence très fragile et qui roula sur la tablette de plexiglas qui lui servait de pupitre.

Il réfléchit le tems d'un déclic et fouilla aussitôt le tréfonds de sa mémoire. Il découvrit ce qu'il cherchait dans les toutes dernières cases, celles où demeuraient enregistrés et méthodiquement clas-

Une larme, tellement amère et si douce.

Il en fut tellement ému que ce n'est qu'avec les plus extrêmes précautions, en s'y reprenant à deux fois et non sans peine qu'il parvint à se dévisser l'œil droit.

La seconde larme de sa vie coula le long de sa joue de pierre. Il la recueillit comme une offrande aux creux de sa paume ouverte en forme de coupe.

C'est alors, tout aveugle qu'il fut et peut-être, qui sait, à cause même de cette cécité, qu'il revit, en

nouvelle inédite par G. DESGRANDCHAMPS

sés la foule des mots tombés au rebut, les vieux mots déconcertants, barroques, sans plus aucune signification valable, rejetés du vocabulaire et seulement mis là en réserve, pour le cas tellement rare où l'on aurait à consulter certains antiques grimoires jonchés de billevisées et de formules sentimentales.

Il épela :

— « Bille... Balle... Bulle... Perle Rosée... Grain... L... R... »

Il eut un sursaut soudain

— « Larme ! C'était une larme.

Un écran ondulant traduisit à lente cadence : « Larme : humeur secrétée par les glandes de l'œil.

— Une larme, c'était une larme !

Ainsi, lui, le Dur, le Grand Robot, capable de repenser en un instant le Monde, et qui n'avait jamais produit, de toute son existence, que des séries de chiffres sans âme il venait enfin de créer quelque chose de neuf, de clair, de pur et qui n'était pas seulement matière inerte mais vivante : une larme.

un clin de seconde, l'époque bénie où il n'était encore qu'un tout petit robot de rien du tout, jouant à saute-mouton avec ses premiers cartons perforés, où il avait grand mal à retenir la numération binaire et où il jouissait des fauveurs de cette jolie Zéro - Zéro - Virgule - Deux, qui s'était fait un délice de tourmenter les rêves de son adolescence. Sur le vernis de son masque impassible courut une onde friselante. L'esquisse d'un sourire parut y naître.

Il haletait. Il se ressaisit, rabattit d'un coup sec ses paupières, fit cliqueter les osselets de ses métacarpes et reprit son labeur forcené dans la nuit du calcul de l'interminable équation dont il attendait la clé de la naissance et de la mort.

Au matin, les gardiens de l'Interplanétaire le trouvèrent abîmé sur lui-même. De longues coulées d'huile brune maculaient sa face mutilée. Il avait rejoint le Secret. Il avait résolu l'équation.

Le coin du poète...

LE CLOU

Ce taudis se meublait d'un [clou.]

Un clou de cloutier, noir, [énorme.]

...celui du philosophe...

LA PREUVE

La preuve - Maladie du siècle. Maladie des siècles.

Un monde sans preuves serait inhumain. L'homme lui-

«... Avec sa manie de ramener des enfants chez lui et de leur donner des timbres rares en échange de couteaux suisses ou d'agates, pensez ! » Il a encore vieilli et rajeuni. Il aime les pains de tortosa et de cachou. Il lit à haute voix, entouré d'enfants, un chapitre de Nick Carter

L'IMPRESSIONNISME

L'année où Verlaine publiait ses « romances sans paroles », une nouvelle conception picturale, l'impressionnisme, apparaissait en France.

On l'accueillit mal. N'entendait-on pas dire : « Des outrances de coloris, des audaces de sujets et des parti-pris d'exécution dont on a pas idée... Ce serait à tomber de désespoir, si ce n'était à se tordre ». Cependant, le fait, absolument nouveau, qu'elle vise surtout à saisir les jeux de lumière, à faire état de son action sur l'objet qui n'est plus qu'une sorte d'écran la rendit par la suite digne de quelque intérêt. L'impressionnisme, c'était avant tout la peinture de la couleur : que les objets n'aient pas de forme précise, cela importait peu, puisque le personnage principal, c'était la lumière. Les couleurs en étaient lumineuses et éclatantes, de par la façon de les disposer par points et traits.

Le ton local ne comotant plus, certains ont pensé qu'oublier que le lointain est fait d'arbres verts, c'est ouvrir la voie aux déformations, bafouer la vérité. Il n'en est rien, car si cette même vérité n'a pas été rigoureusement copiée, elle n'en a pas moins été méticuleusement analysée, puis reconstituée. Il n'est rien de plus faux que de croire qu'avec ces tableaux, on ne sait : « où est la limite entre l'irréel et le réel ». Les impressionnistes sont des réalistes. La poésie qu'ils ont rencontrée, c'est l'exaltation d'une beauté continue dans le plus banal spectacle quotidien. Aussi n'est-il plus admissible de le méconnaître, car, sans lui, la peinture ne serait pas ce qu'elle est. L'ingratitude, pourtant, demeure, et justifie encore ce mot de Degas : « On nous fusille mais on fouille nos poches ».

Christian ARRIGHI

- La littérature française classique, par Saulnier.
- Le Romantisme français, par Van Tieghem.
- Le Roman français depuis 1900, par R. Lalou.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

- La littérature allemande, par J. F. Angelloz.
- La littérature anglaise, par R. Lalou.
- La littérature grecque, par F. Robert.
- La littérature latine, par P. Poullain.

PHILOSOPHIE

- Les grandes philosophies, par P. Ducassé.
- L'existentialisme, par Foulquié.
- La douleur, par Chauchard.
- La mémoire, par Filloux.

et bien d'autres

trous plus pointues, sur des sujets beaucoup plus précis, ou plus scientifiques, faites appel aux volumes de la collection Armand Collin.

Nous notons, parmi les principaux titres, ceux qui sont capables d'aider les étudiants :

- L'école classique française : les doctrines et les hommes, par A. Bailly.
- La pensée française aux XVIII^{me} siècle, par D. Mornet.
- Rome et les lettres latines, par A. Dupony.
- Le problème moral et les philosophes, par A. Cresson.
- La Révolution française, tomes 1, 2, et 3, par Mathiez

et nous n'en citons que quelques-uns.

Tous les volumes de ces deux collections, instruments de travail pour ceux qui préparent le bac ou d'autres diplômes,

SONT EN VENTE CHEZ :

CHAPELLE

1. Place d'Orléans. — CONSTANTINE

Demander les catalogues des 2 collections

● LA MISÈRE DE RABE ●

Un homme est seul, un homme qui ne vit que dans l'espoir d'une jouissance trop souvent utopique.

La jouissance pour cet homme n'est pas le sommet du plaisir, du bonheur ; sa jouissance est d'avoir suffisamment pour se payer une chambre pendant quelques jours, dormir et rêver.

Rien dans sa mise ni dans son attitude n'encourage les patrons. Il est sans travail. Il est l'amant de la misère. Il lui fait quelques infidélités, mais il revient à elle

la neige possède encore une valeur sociale tandis qu'un misérable en plein soleil, c'est déjà de la pourriture ».

Un jour, il fut convoqué par les autorités militaires pour une période de vingt-huit jours. Lui, l'homme seul, misérable, mais fier, subit l'humiliation de voir ces anciens camarades de troupe, aisés, vêtus correctement, lui parlant et l'écoutant à peine.

Vêtu à nouveau de l'uniforme, il se laissait vivre. Il descendait vers

D'APRÈS LE ROMAN « QUAI DES BRUMES »

DE PIERRE MARC ORLAN

comme un intoxiqué à sa drogue. Il hait les autres car les autres ne sont pas honorés de le fréquenter. Il a parcouru toutes sortes de routes ; sa misère et lui ont vu Hambourg, Marseille, Amsterdam, Naples, Tunis. Il est un des rares à avoir aimé la vie de caserne car l'uniforme dissimulait sa misère.

Tous ses raisonnements reviennent à la misère à la vérité qui s'en dégage : « Un misérable sur

quelque chose de surprenant qu'il n'appréhendait point. Il en était arrivé à juger la mort avec sévérité. Un matin, un capitaine accariâtre s'en prit à lui. Rabe provisionna son bel en cartouches et tira sur le capitaine.

On tira sur lui et il mourut. C'est l'histoire d'un homme que la vie ne voulait pas s'attacher et qui lentement pour lui, mais plus vite que les autres, est allé vers la mort.

- Un clou de cloutier, noir, [clou.]
- [énorme.]
- Croc de boucher quant à la [forme.]
- Planté comme à coups de [caillou.]

Et l'homme, endenté comme [un loup.]
 Fixait ce clou, ce clou difforme, Comme s'il eût couvé la norme De son destin jaloux.

Seul porte-bonheur en sa [guigne.]
 Ce clou faisait à l'homme [signe]
 L'homme se rendit à son vœu.

Tout est dans tout, je vous [l'accorde]
 L'occasion n'a qu'un cheveu ; [à déplacer]
 L'homme, lui, n'avait qu'une [corde.]

L'ÉTOILE

Dans la nuit claire d'été,
 Quand une étoile d'or file,
 Suivant sa courbe fragile
 Vous êtes-vous arrêté ?

Au drap de l'éternité,
 Fil que notre rêve effile,
 Quand une étoile d'or file,
 Oh ! que d'espoirs suscités !

Laure, Armance, ou bien Cécile
 Que vos formes sont graciles
 Dans la nuit claire d'été.

Mais où trouve-t-elle asile ?
 Au fond de l'immensité
 Quand une étoile d'or file.

Gustave DESGRANDCHAMPS.

CONTACT AVEC LE BUS

(Suite de la page 1)

(le plus grand nombre) semblent ignorer cette organisation mise à leur service : quelquefois par timidité « je ne connais pas ce professeur », souvent par négligence « quand j'aurai le bac en poche, j'aviserai ! » Juin arrive, l'élève reçu et l'élève malchanceux viennent alors trouver le professeur. Le premier apprend que pour s'inscrire au concours d'entrée dans

Maladie des siècles. Un monde sans preuves serait inhumain. L'homme lui-même est une preuve, parce qu'il est contradictoire. Il est la preuve de l'homme.

La preuve, la justification : l'épave à laquelle on s'accroche, le calmant, le baume garant de santé morale, le soporifique.

Tout est preuve : la mort, c'est la preuve de la vie. Le thermomètre est une preuve. Et la carte d'identité. L'hôpital, c'est la preuve de la maladie ; le cimetière, c'est la contre-preuve de l'oubli. L'oubli aussi est une preuve. Et la mémoire. Et l'argent.

La preuve semble une nécessité. La justice, si on lui supprimait la preuve, se ferait harka-kiri. Il y a des gens qui croient en Dieu pour justifier leur existence. Il y a des gens qui ont besoin de se pincer ou de tuer pour se prouver qu'ils vivent.

Tout est preuve : l'enfant est la preuve de l'amour ; l'asile, la preuve des fous ; autrui, la preuve de moi. Et le néant, la preuve de tout.

Supprimez la preuve, et vous verrez une humanité hagarde et blémissante s'exterminer sur les ruines du monde.

Une école, ou dans telle administration, il fallait s'y prendre au mois de Mai : résultat, un an de perdu. Le second espère pouvoir du jour au lendemain (comme si le professeur consulté faisait la pluie et le beau temps) trouver une profession adaptée à son niveau ; alors qu'en se documentant dès le début de l'année il aurait pu se ménager une porte de secours.

Si cet article de « Flash » incitait les lecteurs à consulter dès aujourd'hui le professeur correspondant du BUS dans leur établissement, ils éviteraient peut-être de perdre par la suite, beaucoup de temps dans le choix d'une carrière. Et « Flash » aurait prouvé une fois de plus son utilité dans la vie des Étudiants de Constantine.

« Flash » dans son prochain numéro se propose de faire une étude dont le titre sera : « Que faire après le Bac ? »

LE DRAME DU DU BACHELIER

C'est un fait : tout lycéen, dès la seconde, rêve du bac ; Pour lui tout bachelier est une sorte de héros respectable qui est enfin libre car le lycéen aspire avant tout à sortir du lycée. Ils croient naïvement que, le bac franchi, s'ouvrira pour lui une ère indéfinie de farniente, des vacances à perpétuité en quelque sorte.

Hélas, à peine le nouveau lauréat, s'est-il habitué à son bonheur tout neuf, qu'aussitôt le drame commence.

Je dois pourtant dire ici que je n'envisagerai pas le cas de ces êtres d'exception, de ces élèves brillants aussi bien en lettres qu'en mathématiques et auxquels toutes les portes sont ouvertes ; ni de ces élèves qui, dès le berceau se trouvent une vocation de savant ou de magistrat et n'en démordront plus ; non, dis-je, seul le cas du lycéen moyen (celui qui se trouve bachelier sans avoir jamais succombé sous le poids de ses prix) est intéressant, les autres ne posent pas de problèmes.

Ayant conscience de sa médiocrité (au sens où on l'entendait au 17^{me} siècle) il s'examine. En général comme il est immunisé contre les mathématiques, les nombreuses carrières qu'ouvre cette discipline lui sont fermées. Il n'envisage pas non plus l'enseignement estimant qu'il a fait assez de latin et de grec au lycée ; en fin de compte les seules études qu'il n'élimine pas sont le Droit et la Médecine, dans l'ordre, les branches les plus encombrées.

Et le pauvre bachelier qui a malgré tout quelques ambitions et qui se rend compte que par ce choix il engage toute sa vie se met à rêver à ce qu'il pourrait devenir. Des reminiscences de romans tels que : Les Hommes en noir

ou en blanc. Corps et âme, Afin que nul ne meure etc... lui reviennent à l'esprit ; évidemment se dit-il c'est tentant, mais la réalité est-elle aussi belle ?

Le bachelier (il ne pense déjà plus à ses bacs) se trouve alors dans une terrible situation car elle est terrible. L'idéal pour lui serait une profession procurant l'aisance et qui demanderait des études assez courtes, pas trop dures, intéressantes même. Il se rend bien compte que cela est fort difficile à trouver pourtant les suggestions (souvent saugrenues) de son entourage ne lui manquent pas.

En général il fait lui-même son choix sur une carrière, mais comme un pis aller, tout en espérant confusivement que le métier idéal se révélera miraculeusement à la rentrée ;

Il est cependant un mystère devant lequel le bachelier reste chaque jour confondu : c'est la multitude des activités humaines, alors que lui doit choisir à grand peine entre deux ou trois voies. Voilà le drame du bachelier.

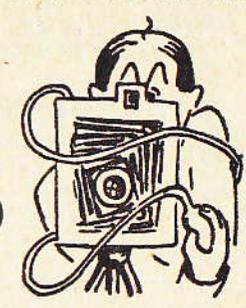
Il ne faudrait pas le sous-estimer, malgré le ton parfois léger de cet article. Il y a là un problème que l'enseignement actuel ne résout pas ; en effet l'instruction donnée au lycée est beaucoup trop vaste, donc forcément superficielle et incapable d'orienter l'élève vers la branche où il est susceptible de rendre le maximum de services.

Je ne me risquerai pas à proposer une solution, le problème est trop complexe et trop grave ; d'ailleurs Flash lancera (peut-être) bientôt une grande enquête sur ce sujet.

Paul CLEMENTI



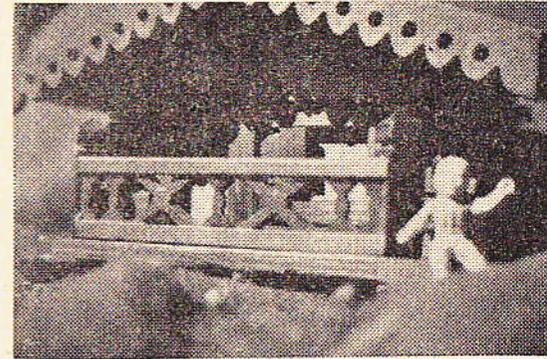
Photos



« Pourquoi cette rubrique ? La photo mais c'est bon pour les vieux ! », allez-vous dire en apercevant ces colonnes.

Et bien non, la photo n'est pas réservée aux vieux ! C'est une distraction susceptible d'intéresser tous les jeunes, et cette rubrique a pour but d'en souligner les multiples attraits.

Certains vont répliquer froidement « C'est trop difficile, et ça revient trop cher ». Nous allons vous montrer que la photo peut être passionnante sans être difficile ni onéreuse. C'est avant tout un agréable passe temps de l'extérieur comme de chez soi, des jours ensoleillés comme des tristes heures de pluie. C'est le plaisir de pouvoir se constituer une collection de souvenir, d'avoir « croqué » telle scène rare ou typique. C'est aussi la joie de « l'artiste devant une belle œuvre qu'il vient de faire ».



Vue prise à 20 cm avec un box.

Cette macrophotographie ne constitue pas une « bonne photo ». Son cadrage défectueux anéantit tout l'effet tiré de son originalité : ce flou en bas, ce toit coupé gênent considérablement. En haussant le cadre et en l'élargissant légèrement on aurait obtenu un ensemble harmonieux.

Domage, car c'était un essai intéressant qui dénotait une certaine hardiesse dans la prise de vue, et un souci de l'originalité.

Cette joie ira encore plus loin pour ceux qui développeront

et agrandiront eux même leurs photos.

Dans un prochain numéro, nous montrerons combien il est simple de prendre d'excellentes vues. Certains en effet sont effrayés par ces séries de numéros couronnant l'objectif, et encore plus effrayé à l'idée de les manipuler en fonction les uns des autres, et d'après des conditions extérieures de toutes sortes. En fait, le réglage se ramène à un ou deux principes. Vous le verez, c'est très simple.

Les premiers articles s'adressent surtout au profane que nous initierons à la technique de la bonne photo. Mais nous engageons vivement les fervents de la pellicule (et les autres) à nous envoyer des clichés que nous commenterons.

C
H
A
L
E
T



JAZZ

Disques Nouveaux

Nous allons vous parler aujourd'hui d'un des derniers enregistrements de Sidney Bechet. Il est intitulé « Evidemment de préférence ».

QUELQUES TUYAUX
pour toi qui pars faire tes
études supérieures

d'hui d'un des derniers enregistrements de Sidney Bechet. Il est inutile, évidemment de présenter ce musicien, dont le nom est devenu familier à n'importe quel grand-mère de n'importe quel petit village.

C'est en compagnie du clarinetiste Mezz Mezzrow, du trompettiste Lips Page et du pianiste Sommy Price que nous retrouvons le compositeur de « Les Oignons ». Ces quatre hommes se font entendre tour à tour sur des tempos lents, ce qui contribue grandement à mettre en valeur les ressources de leur imagination.

L'entente est aussi parfaite entre ces quatre hommes que celle qui régnait dans l'ancienne association Claude Luter - Sidney Bechet.

Techniquement irréprochable ce disque serait tout à sa place dans la collection d'un admirateur de Bechet.

— Disque Voque - LD 123

Mezzrow - Bechet, avec Lips Page Quintet - Volume n° 3.

— Nous vous conseillons aussi :

— Jimmie Noone and his Apex Club Orchestra, with Earl « Fatha » Hines, - Disque Coral : C.V. 40.001

— Fats Waller Favorites, played by Jonnes P. Johnson.

Disque C.I.D. - US 223567 (Standard)

— Leonard Feather Presents - Oscar Pettiford Sextet - Volume n°1.

VARIETES

Comme nouveaux disques de danse, nous pouvons vous signaler :

— Le Surprise-party n° 7 de Philips

— Et le Surprise-party n° 17 de Ducretet - Thompson

Vous trouverez ces disques, ainsi que tous ceux que vous aimez, chez

G. BOUCHET

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris

17, Rue Rohault de Fleury, 17
Constantine
Tél. : 42-15

Demandez les nouveaux catalogues

études supérieures

1 — Emporte un certain nombre de photos d'identité, des extraits de naissance, des copies conformes du bachelot, des autorisations des parents pour t'inscrire.

2 — Si tu es potache, pense à faire marquer ton linge. Dans un lycée il te faut obligatoirement un correspondant, sinon tu es jeté...

3 — Fais un brin de budget.

Le prix moyen d'une chambre est de 8 à 10.000 francs. Le restaurant universitaire (midi et soir) te reviens à environ 6.000 francs par mois. Pour t'en sortir il faut compter 20 à 25.000 francs par mois !

4 — Il se vend dans les librairies de la ville où tu vas un « livret de l'étudiant » où tu trouveras tous les renseignements officiels, des adresses, les restaurants et cités universitaires, tes matières, heures de cours, noms des professeurs, etc., autant de renseignements qui te sont indispensables.

5 — Si tu appartiens à une association quelconque mets toi immédiatement en relation avec elle. Elle te fournira des adresses et « tuyaux » introuvables ailleurs.

Pour l'étudiant qui va à Alger.

Quelques adresses de ces sortes d'associations : Association Catholique des Etudiants d'Alger, 15 bis, rue Charras, qui pourra te fournir toutes les adresses.

Association Foyer Protestant, Association des Etudiants Musulmans, Association des Etudiants Juifs, tous les mouvements de jeunesse, ou adresses de chambres, de pensions de famille, ainsi que livres d'occasions et cours d'anciens.

Mais mieux que cela tu y trouveras bon nombre de camarades qui t'attendent et t'aideront à vaincre l'hostilité de la grande ville.

Tu pourras y travailler, t'amuser, te mettre dans le bain sans connaître l'immense dépaysement

(SUITE PAGE 6)



« CAPTIVITE »

C'est une photo harmonieuse dans l'ensemble. On doit pourtant lui reprocher une mauvaise mise au point : les barreaux sont nets mais les ours flous.

L'attitude de ces deux animaux marque bien leur lassitude mais la photo en elle-même n'évoque pas la pesante atmosphère de captivité. On aurait pu l'obtenir en relevant légèrement le cadrage : supprimer ce vide gênant sous la cage et monter la limite supérieure pour augmenter la quantité de noir.

La vie universitaire

STATISTIQUES

Voici quelques statistiques d'étudiants, en France.

Répartition pour l'année 1953-1954 :

Etudiants en Droit	41.363
Etudiants en Lettres	39.700
Etudiants en Sciences	32.493
Etudiants en Médecine	29.603
Etudiants en Pharmacie	7.633

Voici maintenant les chiffres de l'année écoulée.

Sur 55.000 étudiants (manquent les chiffres des Universités de Paris, Lyon, Toulouse, Montpellier), on a :

Etudiants en Droit	12.541 (12.691)
Etudiants en Lettres	14.642 (14.161)
Etudiants en Sciences	16.504 (14.767)
Etudiants en Médecine	8.111 (8.797)
Etudiants en Pharmacie	2.964 (2.834)

(Les chiffres entre parenthèses représentent ceux de l'année précédente).

Il semble donc qu'une heureuse tendance se dessine : les carrières scientifiques semblent être plus recherchées, tandis qu'il y a baisse et stabilisation en Droit et Lettres.

Enfin, toujours des chiffres : Pour l'année 1955-56, on prévoit, en France, 160.000 étudiants.

(SUITE PAGE 6)

Le sel de la terre

(Suite de la page 2)

Le directeur de la mine constate qu'il y a plus fort que lui et accorde enfin les mesures de sécurité demandées. La grève a triomphé.

Ce film américain nous change trop brutalement des clichés hollywoodiens, des histoires de gangsters, des westerns pour qu'on ne le souligne pas. L'idée de dignité humaine qu'il présente sous divers aspects est insolite dans le cinéma d'Outre-Atlantique et rejoint les préoccupations fondamentales de l'Europe occidentale. Et il ne s'agit pas là d'un montage tendancieux ou d'un pamphlet systématique. Les événements relatés dans le film se sont réellement passés en Juin 1951, dans la mine de Silver City, et la plupart des acteurs sont d'authentiques mineurs de l'endroit.

Il a une portée immense que ne viennent restreindre ni des décors de carton-pâte, ni des vedettes dans le genre cover-girl, ni des jeunes premiers concentrant sur eux la lumière des sun-lights, ni la rituelle intrigue sentimentale. Ici l'intérêt, puisé dans les situations, ramassé, dru, direct, bondit

vers de la pénicille (et les autres) à nous envoyer des clichés que nous commenterons.

Nous pourrions même organiser un concours de photos. Mais il faudrait auparavant prendre contact avec vous. Aussi, envoyez nous des idées, des suggestions et n'hésitez pas à poser des questions. Ainsi cette rubrique deviendra bien plus vivante et sera vôtre.

Le technicien de service

sans bavures, comme une trajectoire, vers sa conclusion, à travers l'angoisse de la catastrophe et le frémissement de l'espérance.

Hélas, toute vérité n'est pas bonne à dire, et les USA trouveront très peu de leur goût cette critique de leur système. L'actrice principale Rosaura Revueltas, fut obligée de quitter le territoire américain à plusieurs reprises pendant le tournage du film, qui, d'autre part, reste interdit en Amérique.

Pour nous, en plus de la joie malicieuse que nous éprouvons à constater que ceux qui se donnent comme la conscience du monde ont, parfois, eux aussi, mauvaise conscience, il nous est bien agréable d'apprendre que derrière Manhattan, les drive-in, les gangsters de Chicago et le buisness survolté, on peut rencontrer des hommes qui n'ont pas encore abdiqué la fierté ombrageuse de vivre librement devant les tentations d'une « Américan way of Life » asservissante.

P.S. Ce film passe en ce moment à Paris, au Studio des Ursulines, 5, rue des Ursulines.

Jamborée au Canada

Rencontre Internationale

CHACUN éte se marque aux quatre coins du monde par des rencontres de jeunes de tous les pays. Ainsi, l'année 1955 a vu se réaliser, dans ce domaine, le 8^{me} Jamborée Mondial des « Nouveaux Horizons ».

Le Jamborée est une rencontre des meilleurs scouts de tous les pays, qui a lieu tous les quatre ans dans un endroit différent : Birkenhead, Godollo, Vogelenzang ; en 1947, à Molsons, au lendemain de la guerre, le Jamborée de la Paix réunissait 45.000 participants ; en 1951, à Pad-Ischl, 15.000 scouts au Jamborée de l'Amitié.

Cette année, nouveau progrès, le scoutisme mondial organisait le « Jam » des Nouveaux Horizons à Niagara on the Lake, au Canada anglais. La France y délègue 1.100 garçons qui, grâce à un immense pont aérien, se rendront pour six semaines dans le Nouveau Monde.

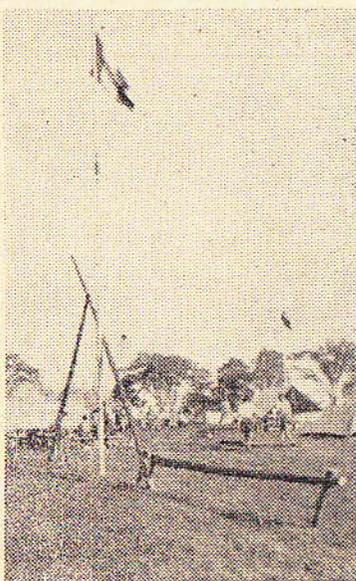
Visite de terres nouvelles : escale aux Açores, à Terre-Neuve ; arrivée à Montréal, qui nous abritera quelques semaines. Les garçons sont aussitôt reçus dans des familles canadiennes où ils vont vivre de la même façon que les enfants canadiens, pendant plusieurs jours : un confort écrasant, télévision dans toutes les maisons, ballades en Buick ou en Cadillac, cinérama. La population, essentiellement française, ne sait que découvrir pour choyer et gâter les représentants de la France. Chaque village porte un nom français, et dans tous les endroits où nous passons, les plus hautes autorités se réunissent pour des réceptions somptueuses. Véritable mission diplomatique française : attendus depuis cent ans, les français ont reçus des marques d'attachements et de sympathie extraordinaires, auxquelles mêmes ils ne s'attendaient pas.

par Jacques RIVA
A.C.T. 17^{me} Alger
Responsable patrouille
d'Algérie au Jam.

toutes, et sans grand charme. En groupe, visite d'immenses usines de pain, de coca-cola, des plus grandes fabriques de papier du monde. Tout se fait par la machine : dans cette civilisation presse - bouton, l'homme se contente de surveiller. Dehors, des centaines de voitures de toutes les couleurs, attendent les plus modestes employés.

Visite de très grands barrages, d'abattage de bois, suivi de sa mise à l'eau et de son charriage sur le Saint Maurice, fleuve de quelques kilomètres. En vedettes ultrarapides, ballade sur le Saint-Laurent, dont on ne voit pas l'autre rive.

A Québec, contacts avec des éléments de la plus traditionnelle culture française. A Ottawa, capitale du Canada,



malgré ses 200.000 âmes (Mon-

mique croit sans cesse : les Canadiens en sont parfaitement conscients, ils ont une très grande foi en leur pays, et ne manquent pas une occasion d'en affirmer l'importance.

Cependant si le progrès économique et technique de cette partie du Nouveau Monde ne fait aucun doute, le progrès humain nous a paru beaucoup plus discutable. Le sens de l'effort est peu développé, à cause de la machine, d'un confort un peu trop grand. On accorde beaucoup de places aux loisirs : golf, clubs, spectacles, auto ; en somme, souvent en plein air, ou hors de chez soi. Chez soi, un risque la télévision. Le niveau des études est moins élevé qu'en France et la culture beaucoup moins développée. Avec notre mentalité d'Européens, nous jugeons cela comme une lacune. Et bon nombre d'immigrants pensent comme nous : c'est un bien beau pays, on n'y manque de rien, mais on s'y ennuie. Il n'y a, du reste, pas de place pour les intellectuels ; parmi les étrangers, on recherche surtout les techniciens, les ouvriers spécialisés.

Mais le prétexte de ce voyage outre Atlantique demeurerait le Jamborée.

Environ 68 pays différents, depuis la Corée et le Pakistan jusqu'à Israël et l'Arménie. Les contacts sont facilités par le fait que tous ont un idéal, une méthode identiques. Et on fraternise vite en Français et en Anglais, langues universellement connues. Echange de techniques, d'insignes, d'adresses. Projet de nouvelles rencontres pour l'année prochaine. On trouve des équipes comprenant sept ou huit nationalités. On parle de son pays, et on se transforme en véritable syndicat d'initiative : tout y passe, description de la vie politique (!) arts, écoles, sports, et surtout beautés tou-

Demain, j'ai vingt ans

Demain, j'ai vingt ans...
Oui, et toute la vie devant moi, ajouteront ceux qui s'intéressent à la jeunesse et qui n'ont, naturellement, rien compris. Mais, au fait, quelle vie ? Nous sommes jeunes, on nous le répète assez. Mais nos rêves, nos illusions, nos désirs, nos opinions, où les caser ? Nous en laisse-t-on seulement le temps ? On nous les subtilise, on les brime, on les brise au départ. Avant même que de voir l'air pur, ils sont enfoncés, enterrés par une société d'un fini, d'un poli extrêmes... Une société où la beurrage et l'alcool priment notre Droit, le droit des jeunes à disposer d'eux-mêmes, à disposer des notions qu'on nous a inculquées, ces notions : liberté, Justice, humanité, ces notions au nom desquelles on nous berne.

Certes, nous sommes l'oxygène rafraîchissant, purifiant, régénérant, mais cet organisme pourri, met, pour ne pas mourir, un masque anti-oxygène.

Notre enthousiasme : Qu'en fait-on ? On l'envoie bien souvent porter aux confins de l'univers le dernier cri de la civilisation..

Demain, j'ai vingt ans, bien sûr, mais aujourd'hui ?... Aujourd'hui l'amour, les cœurs, les esprits, le sport même, les machines, tout marche de pair avec le carburant Ag. On le sait, mais que fait-on ? On nous ferme les yeux au nom du Progrès. Comme si, au bord du précipice, on mettrait des ceillères pour éviter la chute.

Le monde où nous vivons : immense ceinture dorée... sa devise : Pognon, prospérité, (Les P.P. font la loi). Mais nos avis, on s'en

passé. Tout cela n'est qu'un rêve pour moi, pour nous tous, le rêve d'une jeunesse qui veut se réaliser. C'est notre déillusion qui s'exprime, qui s'exalte peut-être, c'est notre raison neuve qui s'émeut en face d'un monde qu'on nous impose depuis le berceau. Un monde usé, qu'on a ingurgité à doses massives (monde agité, hélas ! mais à jeter avant de s'en servir).

C'est notre conflit : celui d'un monde de jeunes. Poésie, dira-t-on, mais oui, poètes en face d'un monde imbecile qui se satisfait lui-même et se complait en se vantant dans sa médiocrité. (Pauvre Narcisse qui ne se voit même pas). Amis, ouvrons les yeux. Eux, ils ont oublié leurs vingt ans. Hâtons-nous. Nous sommes les citoyens futurs du monde de demain. Pressons-nous, car demain, il sera vraiment trop tard.

N'attendons pas d'avoir l'encéphale rongé par les virus innombrables, argentés, alcoolisés, et contagieux, d'un fixisme immuable qui n'a que trop duré.

Mais, attention à vous : société, Pays, hommes qui vous dépêchez de sucer la poire, de peur de mourir sans en avoir joui. Hâtez-vous le temps passe. Ou alors, arrêtez-vous dès maintenant, car, pour vous aussi, demain il sera trop tard.

Je le répète, c'est un rêve qui n'a qu'un seul tort, celui de s'énoncer à haute voix...

Hélas ! j'en connais beaucoup qui diront :

Peuh ! Demain... il a vingt ans !

Jacques NOUCHY

LA VIE DES ROBES

Depuis que la femme pense à parer sa grâce, les couturiers rêvent de draper sur le corps féminin des étoffes lourdes et légères qui serviront à bâtir leurs œuvres fragiles, et c'est ainsi que les robes viennent au monde, « les robes vivent par leur esprit autant que par leurs formes »... Leurs nuances

femme idéale 56 apparaît longue, souple, fuselée... En plus, cols, capuche, redingote, garnis de vison ou d'hermine... Enfin, la mode 56 semble empruntée au costume chinois. Il y a aussi l'ensemble 3 pièces. Le paletot est boutonné par un seul bouton, manches raglan, resserrées aux poignets. Robe

res, auxquelx mêmes ils ne s'entendaient pas.

Visite de villes et d'usines aux aspects nouveaux et très différents des nôtres. Les villes sont immenses, car les maisons, entièrement en bois, n'ont qu'un seul étage ; seul le centre-ville, comprenant les édifices publics (églises, banques, bureaux, grands magasins), sont en pierre et constituent quelques gratte-ciels. Villes modernes se ressemblant

malgré ses 200.000 âmes (Montréal en compte 2.000.000...) approfondissement de la vie publique du pays : deux langues officielles, le français et l'anglais. Le parlement fait fièrement état de ses origines multiples. Mais on sent parfaitement la réalisation d'une forte unité canadienne. Le Canada est un pays en pleine montée, très jeune encore, mais dont la puissance écono-

Retour d'Angleterre

« Cette pierre précieuse sertie dans la mer d'argent », disait ce très vénéré poète nommé Shakespeare.

Mais la pierre précieuse s'est usée au contact de la pluie quotidienne et la mer d'argent est devenue de glace (quoique réchauffée par le Gulf Stream). De plus, elle est habitée par un peuple étrange pour qui « London » est le centre de l'Univers.

Il comprend cinq tribus :

— les Guards, qui, depuis des siècles (les casques à poils enfoncés jusqu'aux yeux), accomplissent dignement, aveuglément, leur tâche étrange.

— les Businessmen, avec chapeau mou, serviette et parapluie (toujours fermé), qui arpentent les trottoirs de la City.

— les Housewives, qui font la queue pour tout, à plus forte raison si elles ne sont que deux.

— les Teddy-boys, les plus dangereux parmi tous ces pacifiques ; vêtus de noir, les cheveux dans le cou, l'air bête, ils flanent dans les rues avec des allures inoffensives auxquelles il ne faut pas se fier.

Si vous avez l'imprudence de mettre les pieds sur la « pierre précieuse », voici quelques petits conseils très pratiques :

— Ne mangez pas dans les rues, même les excellents « Fishes and ships ».

— Ne donnez pas de boire aux ouvreuses dans les cinémas.

— Ne payez pas les porteurs : un « little tip » suffit.

— Dans les « Teashops », « Pubs », cafés, n'attendez pas que l'on vous serve ; faites comme chez vous, mais payez avant de consommer.

— N'allez pas au cinéma le Dimanche ; et si vous voulez être considéré, règle générale : ne faites rien ce jour-là. (S'ennuyer est toléré).

— Traversez les rues quand vous voulez, pourvu que ce soit sur les « Zebra crossing ».

— Si vous bousculez quelqu'un, on vous dira « sorry ! » Par contre, si vous recevez un coup de poing dans les côtes, c'est à vous de vous excuser.

— En partant, munissez-vous toujours d'un radiateur portatif.

— Ne vous attendez pas à être reçu chez un Lord, avec chevaux, tennis, golf, etc...

— Préparez-vous toujours à répondre à la question : « Have you a friend boy (or a friend girl) ? ».

— Lorsque vous rencontrez un ami anglais, parlez du temps, c'est de bon ton.

— Ne vous étonnez pas de voir des palmiers à Torquay (English Riviera), même si vous y claquez des dents.

— Ne soyez pas surpris si l'on soigne (gratuitement) votre jaunisse (due à l'excellente nourriture à la margarine) avec eggs, bacon et ice-creams.

— Mais partez avec une bonne dose d'indulgence, et vous pourrez admirer les nice cottages, le gazon tondu, le British Museum, Big Ben, et vous comprendrez peut-être l'english humour ».

Michèle CARRON.

(but y passe, description de la vie politique (!) arts, écoles, sports, et surtout beautés touristiques avec photos à l'appui. Si le Canada et les Etats-Unis ne nous sont plus inconnus, nous connaissons presque aussi intimement le Liban, l'Egypte la Jamaïque, Cuba, le Brésil etc. . . . Nous avons ramené des chants de Tahiti, de Madagascar, des danses africaines et écossaises, des airs de guitares de Sarrois et d'Allemands à la tenue impeccable

Mais surtout nous avons appris que la vie en commun de tant d'éléments disparates se révélait parfaitement possible. Certes il y a eu des difficultés, mais chacun y a apporté toute sa force et toute sa foi. Une préparation matérielle et personnelle était nécessaire, mais certainement pas suffisante.

Le 8^eème Jamborée mondial a apporté sa pierre à la construction d'un monde plus fraternel. Certes, ce monde unifié n'est pas encore pour demain, mais le scoutisme a prouvé, une fois de plus, que sur le fondement d'une éthique commune, il est possible de vivre sans heurts et mieux, de produire des réalisations de grande valeur, telles qu'on en trouve dans ces rassemblements.

Le prochain Jamborée a lieu exceptionnellement, en 1957, en Angleterre. Il est encore temps, pour ceux qui n'ont pas peur de se lancer dans l'Aventure, d'y penser, et de se mettre sur les rangs. Pourquoi pas toi ?

STATISTIQUES

(SUITE DE LA PAGE 5)

En 1.900, 935 jeunes filles sur 29.377
En 1920, 5.978 jeunes filles sur 45.114
En 1930, 18.411 jeunes filles sur 73.600
En 1935, 22.714 jeunes filles sur 82.132
En 1945, 33.683 jeunes filles sur 97.007
En 1950, 46.629 jeunes filles sur 136.744
En 1954, 53.000 jeunes filles sur 151.000

La proportion féminine a donc nettement augmenté.

sa mode, par leur esprit autant que par leurs formes... Leurs nuances ont des tonalités de fleurs : géraniums, lilas, violettes, tulipes jaunes, vert-de-tige de feuillage, touches olive, amande, blé doré... C'est que certains végétaux, aussi bien que la toison animale, tissent l'existence des robes. Les grands couturiers, selon l'humble clientèle, n'ont qu'à tailler, même pour sortir un chef-d'œuvre... Elles oublient que la mode est un art, il faut cette inspiration, ce renouveau de la pensée, cette aisance du compositeur, pour former l'orchestre d'une grande collection de Christian Dior.

C'est au moment de la présentation que la robe prend vie : elle s'avance, virevolte, glisse et repart vers son destin... avec une certaine inquiétude : Qui la choisira ? Le choix est large, car, comme tout artiste qui se donne à fond à son œuvre, les créateurs n'ont manqué à leurs tâches... Il y a des recherches délicates dans leur confection, une certaine technique qui est la main et l'esprit du couturier.

Les manches kimono suivent leur vogue, tunique, trois-quart, jupe très étroite en fuseau, la

seul bouton, manches raglan, resserrées aux poignets. Robe droite à encolure ronde carrée. La robe sweater : encolure ronde, manches 3/4, une ceinture basse nouée, une jupe fourreau à quatre lès.

Tous ces modèles dans leurs fantastiques tourbillons, dans la lumière du printemps, font songer à des fleurs irréelles, et les femmes qui porteront ces créations « new-look », en leur prêtant leurs gestes, les feront vivre.

(De notre envoyée spéciale à Paris).

QUELQUES TUYAUX...

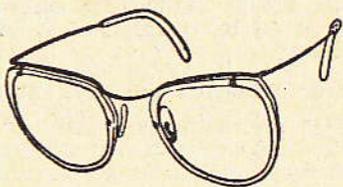
(SUITE DE LA PAGE 5)

du gars de l'intérieur qui débarque seul dans une nouvelle vie.

N.B. — Pour obtenir de plus amples renseignements, vous pouvez écrire à l'adresse indiquée : A.C.E.A. 15, bis Rue Charras, Alger.

— « Numéro Spécial » de FLASH, consacré à la vie Universitaire et aux études possibles après le baccalauréat est déjà à l'étude et paraîtra au plus tard en Juin 1955.

Signé : Un Ancien



Demain comme hier
une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département

par son matériel ultra-moderne
ses techniques scientifiques

son choix considérable en verres et montures

**Jumelles-Compas-Boussoles-Baromètres-Loupes
Instruments d'optique des Meilleures Marques**

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — C.C.P. 141.34